

Il disait ne pas pouvoir questionner Napoléon directement, autant qu'il le désirerait, car celui-ci croirait que c'était à cause du beau-fils. Et il ajoutait ces mots peu flatteurs pour les Mexicains : « Quiconque connaît les gens de là-bas en a, malheureusement, l'opinion la plus mauvaise (1) ». Cette opinion semble aussi avoir été partagée par Rechberg, venant par Paris, ce qui, dans une lettre, fut communiqué à l'archiduc. Dans cette lettre Rechberg parlait d'un entretien qu'il avait eu avec l'ingénieur en chef et un officier du paquebot qui fait le service entre Vera-Cruz et le port français de Saint-Nazaire. « Tous les deux, disait la lettre (2), sont, comme tous ceux qui connaissent la situation, persuadés que l'expédition du Mexique resterait une aventure malheureuse incalculable et interminable, même après la prise de la capitale. » De telles communications ne faisaient aucun effet sur l'archiduc Ferdinand-Maximilien. Dans sa réponse à son beau-père, il lui certifiait qu'il tenait à ses conditions stipulées dès le commencement, conditions qu'il avait même rappelées à Paris et qu'en général il laisserait les choses suivre leur cours. Mais il priait tout de même de bien vouloir le tenir au courant de « toutes les nuances » sur cette question comme elles se manifestaient aux diverses cours et de lui transmettre aussi les rapports de l'ambassadeur belge (3).

Entre temps il y avait eu à Paris un changement ministériel important. Le ministre des Affaires étrangères Thouvenel avait donné sa démission le 17 octobre 1862 et avait été remplacé par M. Drouyn de Lhuys, qui remplissait cette fonction pour la quatrième fois depuis qu'il avait été appelé en décembre 1848 à cette dignité. Gutierrez était un de ceux qui se réjouissaient le plus de ce changement, car il savait très bien que Thouvenel ne le tenait pas en grande estime et qu'il avait été, pour une grande part, la cause du refroidissement à son endroit à la cour de France. Il espérait, grâce à

(1) Le roi Léopold à l'archiduc Ferdinand-Maximilien, 29 novembre 1862. Original, Vienne, Archives de l'État.

(2) Comte Rechberg à l'archiduc Ferdinand-Maximilien, 13 octobre 1862. Sur une lettre privée, datée de Paris, 10 octobre 1862. Vienne, Archives de l'État.

(3) Archiduc Ferdinand-Maximilien à Léopold de Belgique. Miramar, 15 octobre 1862, brouillon. Vienne, Archives de l'État.

Drouyn de Lhuys, des relations bien plus faciles et plus intimes avec le ministère des Affaires étrangères.

On disait du nouveau ministre qu'il était un chaud partisan de la politique mexicaine et surtout d'une politique qui soutiendrait activement les États du Sud qui avaient su se maintenir dans une position militaire assez favorable et avaient remporté plusieurs victoires. L'ambassadeur des États du Sud, Slidell, après avoir échoué dans une première tentative d'audience auprès de Napoléon, fut enfin reçu le 20 octobre. Napoléon lui dit qu'il avait l'intention d'inviter l'Angleterre et la Russie à tenter avec la France une proposition d'intervention en Amérique. C'était un véritable complot ourdi contre les États du Nord et dont le roi des Belges était l'âme.

« Dernièrement, écrivait le roi à son beau-fils (1), j'ai essayé de donner une impulsion à l'affaire d'Amérique. L'opinion publique très timide a fait depuis des progrès en Angleterre, pour préparer la reconnaissance des États du Sud, comme étant tout à fait dans son intérêt. La coopération la plus franche de l'empereur Napoléon était absolument nécessaire et il me l'a promise. La forme serait d'offrir de bons offices par l'Angleterre, la France et peut-être avec l'adhésion de la Russie. Si ces bons offices, comme il est probable, sont refusés, la reconnaissance des États du Sud en sera la suite logique. Lord Palmerston est de cet avis, mais il y a en Angleterre encore bien des trembleurs. Ils redoutent la capacité d'invention des Américains. Ils devraient donc, *a fortiori*, saisir l'occasion actuelle d'agir en commun avec la France, occasion qui ne sera peut-être jamais plus si favorable. J'ai fait sentir à Napoléon combien est importante pour son opération mexicaine la reconnaissance des États du Sud. »

La chose ne fut pourtant pas si facile que le roi le croyait. Son influence était grande, oui, mais d'un autre côté les ministres anglais surveillaient jalousement leur indépendance. Et ceci d'autant plus que leur reine était parente du roi des Belges. C'est pour cela que telle ou telle chose ne se faisait pas en Angleterre, précisément parce que Léopold cherchait trop énergiquement à obtenir qu'elle se fit. On voulait combattre par

(1) Léopold de Belgique à l'archiduc Ferdinand-Maximilien. Laeken, 27 octobre 1862. Original, Vienne, Archives de l'État.

cela toute influence étrangère et tout essai de se mêler des affaires anglaises. La question de la reconnaissance des États du Sud n'avancait pas. Mais l'archiduc s'intéressait d'autant plus aux vues et intentions du cabinet anglais. Il écrivit à son beau-père (1), qu'il avait toujours attaché une grande valeur à pouvoir faire avant l'arrivée de l'hiver un horoscope sur les choses importantes pour le temps à venir. Il voulait pouvoir régler sa conduite là-dessus et demandait de nouveau les services de son beau-père pour savoir ce qu'il en était avec l'un des facteurs les plus importants, à savoir l'Angleterre. Cette question, posée déjà si souvent, avait toujours reçu de la part du roi une réponse très détaillée, et ceci dans un sens plus ou moins défavorable. Il avait écrit textuellement dans une lettre du 27 octobre : « En Angleterre on a toujours l'idée qu'on ne pourra rien faire du Mexique (2). »

Mais l'archiduc voulait avoir des nouvelles favorables de l'Angleterre et, on serait tenté de le croire, même si elles n'étaient pas tout à fait vraies. Son désir d'un règlement heureux de la question mexicaine était si grand qu'il questionnait toujours de nouveau, malgré toutes les réponses, dans l'espoir de recevoir peut-être une fois un bon renseignement. L'archiduc voulait à tout prix chercher des arguments favorables à ses désirs et à ses rêves, qui aboutissaient tous à la couronne impériale. Sur ces entrefaites, un rapport du chargé d'affaires belge au Mexique lui arriva juste à propos. Celui-ci était très bien informé sur le désir secret du roi, de voir sa fille Charlotte comme impératrice du Mexique, et parlait en conséquence toujours dans un sens favorable de la monarchie et des projets conçus (3). L'archiduc fut tout à fait enthousiasmé de ce récit, c'était la chose la plus intéressante qu'il ait jamais lue à propos de ce pauvre pays, déchiré par la fureur des partis. Ce rapport faisait preuve d'un jugement clair et calme d'un homme digne et judicieux, qui connaissait à fond le pays et ses habitants et était inspiré uniquement

(1) Archiduc Ferdinand-Maximilien au roi Léopold, 29 octobre 1862. Brouillon. Vienne, Archives de l'État.

(2) Léopold de Belgique à l'archiduc Ferdinand-Maximilien. Laeken, 27 octobre 1862. Original, Vienne, Archives de l'État.

(3) Archiduc Ferdinand-Maximilien à Léopold de Belgique, 6 novembre 1862. Brouillon. Vienne, Archives de l'État.

*José Ignacio Conde.*

par le devoir de faire connaître la vérité à son gouvernement. Kint de Roodenbeck, le diplomate, dont les rapports furent jugés de la sorte, dut se faire d'un autre côté un jugement bien différent. On disait de lui qu'il n'avait nullement approfondi les problèmes mexicains, qu'il avait un intérêt tout privé aux questions d'emprunt avec lesquelles l'intervention était en corrélation et qu'il avait en général depuis longtemps seulement rapporté de préférence ce qu'il savait être agréable à son gouvernement et à son roi. Mais ses rapports étaient favorables à l'entreprise et ceci suffisait à l'archiduc. La pierre une fois lancée, rien ne pouvait plus l'arrêter.